



CLAUDINE DOURY

Claudine Doury a d'abord été iconographe avant de devenir photographe. Son travail, à la fois poétique et documentaire, aborde les notions de mémoire et de passage, notamment autour de l'adolescence et des voyages. Lauréate

de prestigieuses récompenses comme le prix Leica Oscar Barnack ou le prix Marc Ladreit de Lacharrière - Académie des beaux-arts, elle a reçu le prix Niépce pour l'ensemble de son travail et un World Press Award pour sa série sur les minorités natives de Sibérie. Cette année est sortie *Solstice*, sa dernière monographie aux éditions Origini. Elle est membre de l'agence VU' et représentée par la galerie In Camera à Paris.

Propos recueillis par Christine Bréchemier

Où avez-vous grandi et que faisaient vos parents?

J'ai grandi dans un petit village de Touraine dans le Loir-et-Cher, et mes parents travaillaient dans une coopérative agricole.

Quelle rencontre a marqué votre jeunesse?

Anne-Marie Berger! Une Parisienne qui était photographe de presse. Je devais avoir 9 ou 10 ans lorsque je l'ai rencontrée. Elle avait une maison secondaire là où je vivais en Touraine. Elle cherchait des modèles, des petites filles pour ses photos d'illustration. Ça a été une révélation, cette rencontre. Il n'y avait pas grand-chose à faire dans mon petit village, et elle m'a donné l'envie d'aller à Paris, m'a ouvert des horizons, m'a montré la voie des "picture editors" ("iconographes"). Elle vient d'avoir 100 ans, elle est incroyable et je continue de la voir. En photographie, Sarah Moon m'a énormément marquée. Ce sont les premières photographies que j'ai trouvées belles... et c'est toujours le cas.

Comment présenteriez-vous votre photographie?

C'est difficile de répondre à cette question. J'ai beaucoup évolué durant ma carrière. Je suis passée de la photographie de presse, documentaire, de reportage, à une photographie documentaire "artistique" et poétique, une photographie de narration. La narration est essentielle pour moi, j'aime raconter des histoires.

Comment êtes-vous devenue photographe?

Après des études de journalisme, je suis entrée à l'agence Gamma pour y faire un stage que j'avais trouvé toute seule. C'était mon premier travail à Paris en tant qu'iconographe. J'y suis restée deux ans. J'ai fait de grandes rencontres qui ont terriblement compté pour moi. J'accompagnais Salgado sur ses commandes de presse. Raymond (*Depardon*, *NDLR*) a aussi été très important, j'ai énormément appris avec lui. J'ai œuvré sur *Gamma Magazine* puis j'ai eu l'opportunité de partir travailler chez Contact Press Images à New York avec Bob Pledge. Quand je suis arrivée là-bas, je ne parlais pas un mot d'anglais. On travaillait beaucoup. J'y ai rencontré Annie Leibovitz, David Burnett, Douglas Kirkland... Deux ans plus tard, je suis revenue à Paris et suis entrée à *Libération* avec Christian Caujolle, où j'ai passé six ans au service photo. J'ai sauté le pas juste après. J'avais alors très envie de devenir photographe.

Comment expliquez-vous votre intérêt photographique pour l'adolescence et les voyages?

Les voyages sont liés à ma famille, à mon père, à cette idée de partir loin et de revenir avec mes carnets ou mes doubles pages signés de mon nom. C'était important pour moi, une sorte de reconnaissance. Mon père n'a pas voyagé autant qu'il l'aurait aimé. Il gardait toutes les

coupages de journaux qui montraient mes photos. La photographie a été un lien d'amour. Un lien de reconnaissance pour moi et un lien de fierté pour lui. Le thème de l'adolescence est lié à ma propre identité. Je photographie beaucoup les femmes en général. Les jeunes adultes et filles sont un modèle en miroir. Les petites filles, un retour mémoriel, comme si on voulait tout garder. Lorsque je prends en photo les femmes âgées, je cherche les traces de l'adolescence chez elles, la force de vie. L'adolescence est un fil rouge, un fil conducteur dans ma narration, un désir de photographie.

Parlez-moi un peu de votre fascinante série *L'Homme nouveau*.

Je photographie plutôt les jeunes femmes, mais depuis longtemps, j'avais envie de photographier de jeunes hommes. Les femmes n'ont pas l'habitude de regarder fixement les hommes dans les yeux, ça ne se fait pas! Je souhaitais poser ce regard. L'idée était d'affronter le regard de l'homme et qu'il se laisse faire. C'est une série faite sur plusieurs années, et ce sont de jeunes hommes russes. J'aime photographier loin de chez moi mais dans un pays que je connais, ça me donne la

bonne distance, sans pour autant être "exotique". Aujourd'hui, ce n'est plus la Russie, ce sont les pays de l'Est. Dans cette série, j'ai voulu photographier de très jeunes hommes et me pencher sur le masculin. Qu'est-ce que le masculin? Ils ont en eux une part de féminin, un lâcher-prise, comme des modèles de peinture, des sortes de Saint-Sébastien. Ce qui est intéressant avec ce long travail où j'ai scruté beaucoup de visages masculins, c'est d'avoir découvert que le visage humain est éternel. Il y a un côté immuable dans les visages, une espèce de beauté inaltérable.

Quelles ont été vos inspirations?

Le choc a été Robert Frank et Sally Mann avec sa série *At Twelve*. Je pense aussi au cinéma et à Andreï Tarkovski, qui me nourrit régulièrement. Je regarde beaucoup d'anciens films russes, des films en noir et blanc qu'on voit peu chez nous ou les films d'amour muets de Boris Barnet comme *Au bord de la mer bleue*, qui se passent sur la mer d'Azov. Je me suis grandement servie du cinéma pour mes voyages en Asie centrale. En littérature, il y a un livre qui compte beaucoup : *Le Léopard des neiges* de Peter Matthiessen. C'est un livre spirituel sur la philosophie



Lac Ives, Biélorussie, 22 juin 2019. Fête slave de la nuit de Kupala, qui célèbre les éléments, le soleil, la lune, la récolte, la fertilité, la joie et l'amour. Photo issue de la série *Solstice*.

du voyage. Et il y a également *Éloge des voyages insensés* de Vassili Golovanov, l'histoire d'un voyage intérieur qui m'a fortement touchée.

Des rencontres qui ont été déterminantes dans votre vie ?

Humainement, Raymond Depardon et Anne-Marie Berger. En photographie, Robert Frank et Sally Mann, que j'ai eu la grande chance de rencontrer durant l'automne dernier.

Quelle est votre façon de travailler et comment préparez-vous une série ?

Ça dépend du travail. Avant ma série *Sasha*, je ne dessinais pas et n'écrivais jamais. C'était plus une préparation mentale avant de partir en voyage. Après *Sasha*, j'ai commencé à me documenter et à écrire des synopsis pour monter des dossiers et avoir des bourses, des financements. C'est ce que j'ai fait pour partir et travailler en Sibérie les premières fois. *Paris Match* m'a beaucoup aidée. Au départ, je pense qu'il y a quelque chose vers quoi on veut aller, ensuite, il faut laisser le champ libre aux rencontres, à l'ouverture. La narration est une construction, comme un tricot.

En quoi votre série *Sasha* était-elle importante ?

Avec *Sasha*, tout était très différent. C'était le premier projet que je faisais en France. Ce n'était plus du voyage mais un sujet autour de ma fille et lié au quotidien. Ça a été difficile. Avant, j'avais photographié des rituels de passage chez les jeunes filles de divers pays, mais je trouvais que le travail n'était pas abouti. Puis, j'ai eu envie de photographier ma fille. Elle devait avoir 13 ans à l'époque. Je voulais capturer la fin de l'enfance, capturer ça, le mettre en boîte, sous cloche, pour "tout garder" (*titre d'une de ses photographies, NDLR*). C'est une série sur la fin de l'enfance.

Qu'avez-vous appris sur l'adolescence au travers de vos photos ?

À se connaître plus soi-même ! Qu'est-ce qui reste ? En vieillissant, on se pose la question de ce qui reste de sa propre adolescence. Lorsque je prends une photo, je ressens beaucoup ça.

Selon vous, qu'est-ce qu'un bon portrait ?

Je ne sais pas. Je ne me sens pas du tout portraitiste, et le portrait ne m'intéresse pas ! Quand on voit la série *L'Homme nouveau*, on peut y voir certes des portraits, mais d'après moi, je suis plus dans un mouvement qui s'est approché, de très près, des jeunes hommes. Les visages que je photographie sont mes propres images mentales et font partie d'une narration. La rencontre avec l'autre est capitale, c'est le sujet ! C'est d'abord une rencontre fermée au monde.

Quelle est la série photographique dont vous êtes la plus fière ?

La dernière ! Et plus précisément le dernier livre *Solstice (aux éditions Origini, NDLR)* sur les rituels du début d'été.

Avec quel matériel photo travaillez-vous ?

Autant en film qu'en numérique. J'aime la possibilité de travailler avec les deux. J'ai très peu de matériel photo et je suis fidèle à ma façon de photographier, donc je change peu. J'utilise un Leica M6, et pour la série *L'Homme nouveau*, comme il me fallait du détail sur les peaux, j'ai travaillé avec mon moyen format, un Mamiya 7.

Vous avez photographié tant en noir et blanc qu'en couleurs.

Comment déterminez-vous ce choix dans vos séries ?

J'aime tellement la couleur ! La couleur est aussi onirique et poétique que peut l'être le noir et blanc. J'aime les deux, et le mélange des deux est très intéressant, ils peuvent être tout à fait complémentaires. Il n'y a pas à opposer les deux, l'important est la patte qu'on veut donner à son travail.

Selon vous, qu'est-ce qu'avoir un regard ?

Avoir un regard, c'est avoir un désir. Si on a le désir, on a tout ! Si on a le désir de photographier quelque chose, tout le reste, c'est de l'apprentissage. J'enseigne de temps en temps, et parfois j'en vois qui n'ont pas le désir de photographier mais celui de devenir photographe... Il faut s'interroger sur ça. Pour avoir un regard, une originalité, il faut travailler, creuser à partir de son désir. Il faut du temps aussi... Le regard, c'est du désir et du travail.

Quels comptes Instagram suivez-vous ?

@vu_photo, @incameragalerie ainsi que @originiedizioni.

Quels ont été les engagements durant votre carrière ?

Tout d'abord, je ne me sens pas dans une photographie "engagée". Ensuite, et même si ce n'est pas vraiment un engagement de ma part, la place des femmes est très importante pour moi. J'ai beaucoup de filles dans les stages photo que je donne, et elles m'interrogent souvent sur comment être à la fois photographe et mère. C'est un vrai sujet. Il ne faut pas avoir peur de ça, il faut tranquilliser les filles ! Avoir un enfant quand on est une femme photographe est complètement possible, au contraire. C'est compatible, je l'ai fait ! Je partais faire des photos en Sibérie avec mon bébé sous le bras... Il faut pousser les résidences d'artiste à accueillir les photographes – filles ou garçons – avec leur enfant. Aux filles, je leur dis : "Prenez tout à bout de bras ! Ça va vous donner une énergie de dingue. Vous pouvez tout faire, les filles !"

Avez-vous eu des difficultés à être une femme dans le milieu de la photographie ?

Non, pas du tout ! J'ai même été aidée, le plus souvent.

Sur une île déserte, qu'emportez-vous ?

Le livre *Journal 1970-1986* d'Andrei Tarkovski, qui est vraiment mon livre de chevet, aux éditions Cahiers du cinéma, et mon appareil photo, bien sûr !

Quel conseil donneriez-vous aux jeunes photographes d'aujourd'hui ?

De suivre leur intuition et de travailler.

Et à la nouvelle génération de femmes photographes ?

Savoir bien s'entourer pour avancer (mais ça vaut aussi bien pour les filles que pour les garçons).

Que racontent vos photographies sur votre propre histoire ?

De série en série, la photographie brosse un portrait de soi. Ma photographie dévoile peu à peu toute mon histoire. Oui, c'est un autoportrait. Comme le dit la peintre Marlene Dumas dans son livre *Measuring Your Own Grave*, "l'œuvre est une sorte de boîte que l'on remplit toute sa vie".

Que vous apporte la photographie ?

Un fil rouge... Elle m'apporte tout ! Le pouvoir incroyable de tisser ma vie.